



HAL
open science

Corps et politique: les psychanalystes féministes et la question de la différence

Laurie Laufer

► **To cite this version:**

Laurie Laufer. Corps et politique: les psychanalystes féministes et la question de la différence. Genre et psychanalyse. La différence des sexes en question, ERES, 2016, 9782749250472. hal-01411224

HAL Id: hal-01411224

<https://hal.science/hal-01411224>

Submitted on 12 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurie Laufer

*Corps et politique :
les psychanalystes féministes
et la question de la différence*

« Pour la grande majorité du mouvement féministe, écrit Juliet Mitchell, Freud fut et demeure l'ennemi. On admet généralement que pour la psychanalyse les femmes sont des êtres inférieurs qui ne peuvent parvenir à la véritable féminité qu'en tant qu'épouses et que mères. On y voit également une justification du statu quo patriarcal et bourgeois, et on fait du personnage même de Freud l'incarnation de toutes ces infamies. Certes ceci est vrai d'une certaine vulgarisation des théories de Freud¹. » Avec le mouvement féministe en Europe et particulièrement en France (dont l'une des dates importante est la parution du *Deuxième sexe* de Simone De Beauvoir en 1949), les femmes ne se laissent plus être un objet de discours, elles prennent la parole pour marquer leur opposition à la hiérarchisation des sexes. Pour certaines, la psychanalyse est apparue comme un discours, une théorie et une pratique d'hégémonie

Laurie Laufer, psychanalyste, professeur de psychopathologie clinique à l'université Paris-Diderot, Centre de recherche psychanalyse, médecine et société, EA 3522, présidente du comité scientifique de l'institut Émilie du Châtelet, 40 rue du banquier, 75013 Paris.

1. J. Mitchell (1974), *Psychanalyse et féminisme*, 1, trad. fr. Paris, Éditions des femmes, 1975, p. 13.

masculine. La psychanalyse est-elle alors une des pommes de discorde des différents courants du féminisme français ? Le rendez-vous entre psychanalyse et féminisme est-il un rendez-vous manqué, comme a pu l'écrire Gayle Rubin ? « Selon l'orthodoxie freudienne, la conquête de la féminité "normale" est extorquée aux femmes au prix fort. La théorie de l'acquisition du genre aurait pu être le point de départ d'une critique des rôles de sexe. Au lieu de cela, les implications radicales de la théorie ont été radicalement refoulées. [...] Pourtant, la psychanalyse présente un ensemble unique de concepts permettant de comprendre les hommes, les femmes et la sexualité. C'est une théorie de la sexualité dans la société humaine. Et le plus important est que la psychanalyse fournit une description des mécanismes par lesquels les sexes sont divisés et déformés, une description de la manière dont des petits enfants bisexuels et androgynes sont transformés en garçons et en filles. La psychanalyse est une théorie féministe manquée². » Comment comprendre ce « ratage » et quels effets a-t-il sur la pratique analytique ? Si Freud est devenu « l'ennemi », comme le dit Juliet Mitchell, sa théorie comporte néanmoins, y compris, dans le champ théorique et épistémologique du féminisme, des ouvertures pour appréhender les questions de différence.

L'un des enjeux de l'articulation entre psychanalyse et féminisme est celui de *la* différence des sexes. Au cœur de cette articulation se trouvent remises en perspective les questions du corps en tant qu'il donne une puissance d'agir, et les conditions d'une pensée politique de la psychanalyse.

MATÉRIALISME ET DIFFÉRENTIALISME

En dépit de ses courants divergents, le féminisme en France a été résolument critique à l'égard de la psychanalyse, lui

2. G. Rubin (1975-1984), *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe*, trad. fr., Paris, EPEL, 2010, p. 53-54.

reprochant son naturalisme et les impasses relevant du biologisme. Deux voies différentes ont été empruntées pour exprimer cette critique. La première a rejeté radicalement la psychanalyse considérée comme un discours idéologique essentialisant la différence des sexes, une théorie bourgeoise et inégalitaire qui serait articulée à une pratique patriarcale perpétuant la domination et l'oppression des femmes et les stéréotypes de genre. Des auteures comme Christine Delphy, Nicole-Claude Mathieu, Monique Wittig notamment³, ont été, en France, les tenantes les plus influentes de cette ligne. Pour ce courant féministe matérialiste, la psychanalyse est une théorie et une pratique qui instituent une hiérarchisation normative et produisent des inégalités de classe et de genre. « L'ennemi principal », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Delphy, est le patriarcat et tous les discours qui s'y articulent. « La psychanalyse et la sociologie, écrit Christine Delphy⁴, ne prennent pas en compte l'oppression des femmes. Ne la prenant pas en compte, elles la reprennent à leur compte : elles l'intègrent comme un donné. Elles étudient des domaines de la vie sociale et de l'expérience subjective où et par lesquels les femmes sont opprimées sans que cette oppression apparaisse comme telle. » Selon les féministes radicales, cette « apolitisation » de la psychanalyse produit une idéologie de domination par le discours et sa pratique. Dans cette perspective, Monique Wittig, qui est l'une des plus virulentes critiques de la psychanalyse, écrit : « Notre refus de l'interprétation totalisante de la psychanalyse fait dire que nous négligeons la dimension symbolique. Ces discours parlent de nous (les femmes et les homosexuels) et prétendent dire la vérité sur nous dans un champ apolitique⁵. »

3. N.-C. Mathieu (sous la direction de), *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-Femmes, 1991.

4. C. Delphy, *L'ennemi principal*, t. 1 : *Économie politique du patriarcat*, t. 2 : *Penser le genre*, Paris, Syllepse, 1998, 2001, p. 263.

5. M. Wittig (1992), *La pensée straight*, Paris, Éditions Balland, 2001, p. 69.

L'autre voie du féminisme a tenté d'articuler la théorie psychanalytique de l'inconscient en tant qu'analyse de discours normatifs, à la question politique de la différence des sexes. *Psychanalyse et politique*, inspiré par Antoinette Fouque, devenu *PsychéPo*, a été, dans les années 1970 en France, une tentative de reconsidérer la théorie et la pratique psychanalytiques dans leur versant subversif en les délestant de leurs scories oedipiannisantes et familialistes et de leurs apories patriarcales. Influencé par le « retour à Freud » prôné par Jacques Lacan, *PsychéPo* a tenté de redonner à la notion de « féminin » la spécificité, la prévalence, voire les avantages, que la psychanalyse semblait effacer, revalorisant la « géni(t)alité de la femme », selon l'écriture d'Antoinette Fouque, par la maternité, par la puissance procréatrice de la femme. La pensée féministe de la différence des sexes (dont un certain nombre de psychanalystes féministes se réclament : Luce Irigaray, Michèle Montrelay, Sarah Koffman, Julia Kristeva, pour les plus connues⁶, qui se retrouvent dans les propositions d'Antoinette Fouque), critique et souhaite déconstruire l'idée freudienne d'une libido dont la nature serait masculine. C'est contre ce monisme libidinal masculin, et contre le phallogocentrisme des représentations que la pensée différentialiste des psychanalystes féministes se dessine. Les femmes prennent la parole, écrivent sur ce « continent noir » énigmatique véhiculé par les clichés d'une psychanalyse aux représentations phallogocentrées de la féminité désuètes et à l'idéologie suspecte. Et si elles prennent la parole, c'est pour marquer la différence, allant jusqu'à prôner une écriture-femme, comme Hélène Cixous déconstruisant avec Jacques Derrida le « phallogocentrisme » : un *Logos* phallique qui oriente une différenciation entre les sexes, et par conséquent

6. Voir notamment, A. Fouque (1995), *Il y a deux sexes*, Paris, Gallimard, 2004 ; L. Irigaray (1977), *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003 ; *Speculum. De l'autre femme*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974 ; *Éthique de la différence sexuelle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.

une hiérarchisation entre les sexes. Dans les pas de Freud pour qui il n'y a qu'une libido et elle est de nature masculine, Lacan théorise le phallus, écriture signifiante du manque, signe d'un manque structurel chez le sujet quel que soit son sexe, cette conception étant indépendante de la nature masculine de la libido. Alors même que Freud insistait sur le fait que la psychanalyse ne pouvait prétendre à « résoudre l'énigme de la féminité » et que la différence des sexes reste une « énigme⁷ », selon les féministes, la psychanalyse dans sa prétention à décrire la libido, la pulsion, la sexualité féminine et ses effets subjectifs, est normative. Le malentendu est donc tenace et s'étend entre féministes et psychanalyse : phallogocentrisme, hiérarchisation entre le masculin et le féminin, dévalorisation de la féminité. Pour les féministes, envisager uniquement la position de la femme et non une condition de la femme ancrée dans le social et relevant du politique, considérer *La femme* comme le « continent noir », comme « l'énigme » échappant à toute rationalisation parce que représentant l'excès, revient à essentialiser

7. Il y a, chez Freud, le constat de la grande énigme que constitue la différence des sexes. À la fin de son parcours théorique, en 1938, Freud avance que la psychanalyse ne peut rien dire de la différence des sexes et de la bisexualité psychologique : Il écrit dans *Abrégé de psychanalyse* : « Nous nous trouvons en face d'une grande énigme, d'un problème posé par un fait biologique, celui de l'existence de deux sexes. Là finissent nos connaissances et ce fait, nous n'arrivons pas à le ramener à autre chose. La psychanalyse n'a contribué en rien à résoudre ce problème qui est sans doute tout entier d'ordre biologique. Nous ne découvrons dans le psychisme que des reflets de cette grande opposition et nos explications se heurtent à une difficulté dont nous soupçonnions depuis longtemps le motif [...]. Le fait de la bisexualité psychologique pèse sur nos recherches et rend difficile toute description » (Freud, *Abrégé de psychanalyse*, 1938, trad. fr. Paris, Puf, 1985, p. 58-59.) Il constate la « mobilité de la libido, c'est-à-dire la facilité avec laquelle elle passe d'un objet à l'autre », ou encore le fait que « le corps tout entier est érogène ». Lacan, dans son retour à Freud, prolongera cette idée en disant, notamment dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : « Dans le psychisme, il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle ni être de femelle » (Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973).

la question de la femme ou du féminin justifiant toute différenciation et toute subordination de la femme à un régime patriarcal. C'est ainsi qu'Antoinette Fouque propose, dans sa lecture de « l'envie du pénis », dans un mouvement symétriquement inverse de celui de Freud, de considérer « l'envie d'utérus chez les hommes », perpétuant donc l'idée d'une différence des sexes marquée par le manque biologique ou organique chez chacun des sexes. Antoinette Fouque avec *PsyetPo* tente d'ériger *La* différence des sexes comme programme politique. Oui, la femme est différente de l'homme en ce qu'elle, et elle seule, peut porter un enfant. Cette puissance procréatrice serait la cause de la volonté de domination par les hommes impuissants à enfanter. Cette « génitalité » qu'Antoinette Fouque n'hésite pas à faire glisser du côté du gén(i)t(al est l'affirmation de l'être-femme. Si, pour Lacan, « la » femme n'existe pas en tant que signifiant universel, pour Antoinette Fouque *La* femme existe en tant que génitrice.

En se référant à l'assertion beauvoirienne du *Deuxième sexe*, « on ne naît pas femme, on le devient », Julia Kristeva propose également une analyse qui l'inscrit dans une perspective différentialiste : « "On" naît femme. Mais "on" devient un "je" féminin, un *sujet femme* : longue et complexe construction plus compliquée que celle de la masculinité, et qui dure toute une vie », écrit-elle⁸. Le « je » de l'identité féminine apparaît comme un fait symbolique au travers des particularités biologiques et physiologiques. Pour elle, l'identité féminine relève d'une façon de se vivre face à la cohésion sociale et au pouvoir du langage. « Le problème féminin peut être analysé d'une part comme ce que j'appellerais un "effet femme" et d'autre part comme une "fonction maternelle" », écrit-elle⁹. Selon Julia Kristeva, « l'effet-femme » est un rapport particulier au pouvoir, au

8. J. Kristeva, *Seule une femme*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2007, p. 223.

9. *Ibid.*, p. 26-27.

langage et au pouvoir du langage, et la « fonction maternelle » est l'expérience singulière qui participe du devenir femme : « Je suis trop mère, je me reconnais même une seule réussite (paradoxe, limitée, impartageable, mais quand même !) : c'est mon expérience de la maternité, précisément... Je crains qu'en perdant le sens du "miracle de la nativité", nous soyons la première civilisation qui sous-estime l'immense vocation sublimatoire des mères¹⁰. » Ces positions lui ont valu les critiques d'un courant du féminisme universaliste, qui lui reproche une essentialisation et une naturalisation du corps de la femme. Julia Kristeva propose cependant de dépasser la logique binaire qu'elle considère comme un piège insoluble : « L'homme ou la femme ? Le monde duel n'a pas de solution autre que la guerre perpétuelle. Changeons donc de logique. Ni même, ni autre : l'univers pluriel est fait de singularités incommensurables. Et bien qu'elle s'enracine dans la dualité sexuelle biologique, chaque personne invente dans son intimité un sexe spécifique. C'est là que réside le génie de chacun : homme ou femme, je prends le risque de mettre en question ma pensée, mon langage et toute identité qui s'y abrite¹¹. » Le différentialisme de Kristeva renvoie à une déconstruction des identités. Les féministes peuvent s'accorder sur un point : il s'agit, pour les femmes, de créer les conditions d'une puissance d'agir qui leur permet de se dégager des discours normatifs et hiérarchisants.

TROUBLE DANS LA PSYCHANALYSE : VALSE À TROIS TEMPS

Le mouvement féministe n'a pas seulement modifié les discours normatifs et les pratiques sociales inégalitaires, il a permis un déplacement de la question même de la différence des sexes. Ainsi que l'écrit la philosophe féministe Françoise Collin : « La praxis contemporaine du différend des sexes, qui

10. *Ibid.*, p. 26-27.

11. *Ibid.*, p. 17.

pouvait d'abord sembler se limiter à la résolution des inégalités sociales et économiques, entraîne avec elle, dans son mouvement, un déplacement des identités sexuées et des pratiques sexuelles, mais aussi un trouble dans l'ordre de la génération et des générations. On peut penser que toucher l'ordre sexué est de bien plus de conséquences que toucher à l'ordre économique ou politique : la révolution des sexes comporte des effets à longs termes immaîtrisables. Le débat autour de la différence des sexes s'inscrit en fait dans un débat et dans un processus plus vastes concernant le statut général des corps, de la sexualité et de la reproduction humaines. De ce processus, les femmes, les féministes de la fin du *xx^e* siècle, ont été les déclencheurs et les révélateurs à la fois. Leur mouvement n'a pas été un mouvement de revendications sectorielles et catégorielles et il a, dans ses manifestations publiques comme par son cheminement souterrain, débordé leurs prévisions, les entraînant dans un processus insoupçonné ou faiblement soupçonné au départ : les femmes sont aujourd'hui le pivot de ce qui change¹². »

La révolution des sexes, avec au centre les effets sur le corps dont parle Françoise Collin, jette le trouble dans la psychanalyse. Avec dans les années 1970, en France, le développement de l'endocrinologie, de la contraception et de l'avortement, les femmes ont désormais la possibilité de maîtriser leur fécondité. Transformations corporelles (les demandes de réassignations de sexe par les transgenres en sont les manifestations les plus patentes), procréation médicalement assistée (PMA), gestation pour autrui (GPA), procréation avec tiers donneur (don d'ovocytes et don de spermatozoïdes), fécondation post-mortem, réduction embryonnaire, choix du sexe de la naissance, préservation de fertilité jusqu'à 60 ans, réimplantation

12. F. Collin, *Le différend des sexes. De Platon à la parité*, Nantes, Éditions Pleins feux, 1999, p. 61 : « Les rôles séculairement fixés commencent à être autrement distribués ou du moins autrement interprétés. La "nature des choses" séculairement invoquée par les philosophes a perdu de son évidence. »

de tissu ovarien, utérus artificiel, greffe de l'utérus d'une mère sur sa fille..., les avancées biotechnologiques fabriquent les corps et les filiations, réinventent la nature, redistribuent les coordonnées de la différence. Le corps des femmes, le corps des hommes, la filiation, l'ordre ou le désordre de la reproduction ou de la « génération », pour reprendre le terme de Françoise Collin, telles sont aujourd'hui les configurations reproductives, les événements du corps, les réagencements de la filiation avec lesquels la pratique analytique peut avoir affaire. Si Freud n'avait pas pu imaginer les avancées technoscientifiques de la médecine qui réinterrogeraient sans cesse la question de la différence des sexes, il savait que les normes d'une époque donnée pouvaient tout à fait être bouleversées et déconstruites par des progrès techniques.

Les avancées technoscientifiques et biomédicales font travailler la pratique analytique et les questions qui l'ont sans cesse traversée : la différence des sexes. Comment la psychanalyse peut-elle, comme l'écrit Jean Allouch, « se présenter dans le social afin de pouvoir y subsister, fût-ce au titre d'un parasite ? Comment choisirait-elle une politique qui serait sienne, si elle ne sait plus ni qui elle est ni ce qu'elle est¹³ ? »

Quels sont les effets de ces avancées sur la pensée de la différence ? Il est d'usage de parler aujourd'hui de la troisième vague du féminisme¹⁴ ; en m'inspirant de cette temporalité, j'avancerais un « troisième temps » pour la psychanalyse.

13. J. Allouch, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, EPEL, 2007, p. 14.

14. Première vague : fin XIX^e jusqu'à 1950, le féminisme de l'égalité ; deuxième vague : les années 1960-2000, le féminisme de la liberté ; troisième vague actuelle : le féminisme de la parité ; pour une étude plus approfondie de ce mouvement voir les ouvrages : C. Bard, *Le féminisme au-delà des idées reçues*, Paris, Le Cavalier bleu, 2012 ; F. Rochefort, *Le siècle des féminismes*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2004 (en collaboration avec Eliane Gubin, Catherine Jacques, Brigitte Studer, Françoise Thébaud, Michelle Zancarini-Fournel) ; M. Riot-Sarcey (2002), *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2006.

Le premier temps est celui de la découverte freudienne : le corps est pulsionnel. Il est soumis aux excès ; les fous, les femmes hystériques, les homosexuels (invertis ou pervers à l'époque) sont, sous la plume théorique de Freud, dépathologisés. Ils ont la parole, et le délire comme les symptômes hystériques ou les pratiques sexuelles sont des formes singulières. Chez Freud, la sexualité est pensée comme sexuel élargi. Dans ce premier temps fondateur de la psychanalyse et inaugurant une véritable rupture, il y a chez Freud une dissociation essentielle dans la sexualité entre plaisir et reproduction. La question de la pulsion dissociée de son objet de satisfaction est un moment capital de l'invention freudienne. Freud a conservé jusqu'aux derniers textes l'idée d'une polymorphie de la sexualité infantile. Ce qui caractérise les pulsions sexuelles, dit-il encore, c'est leur immense plasticité et non pas l'objet de la pulsion elle-même. Ce moment fondateur qu'est l'invention freudienne fait du corps un lieu érogène, sexuel, pris dans un excès pulsionnel et à partir duquel une singularité symptomatique devient langage inconscient. Un corps pour la psychanalyse est d'abord pulsionnel.

Il est vrai cependant que l'inventeur de la psychanalyse n'a pas échappé aux corsets idéologiques et aux préjugés de son temps. Lors de cette première période de l'histoire, Freud met en perspective l'œdipe comme complexe structurant la vie psychique, la différence des sexes comme point de départ théorique de toute pensée de la différence. La psychanalyse est un savoir constitué en un temps où les femmes n'étaient pas encore des citoyennes, étaient assignées aux rôles d'épouses et de mères. Ces préjugés essentialistes ont eu des échos durant un bon moment dans la pratique et la théorie analytiques. Les formules canoniques qui prospèrent chez certains psychanalystes français sont particulièrement critiquées : « l'envie du pénis » (qui symboliquement devient désir d'enfant), le « complexe de virilité » ou encore, avec Helene Deutsch, la « mascarade féminine », et enfin plus tard chez Lacan, « La

femme n'existe pas » et le « Phallus » comme marqueur et indice du manque-à-être de chaque sujet parlant. Même si ces formules sont dégagées de leur contexte d'élaboration et perdent de leur rigueur théorique, les confusions se propagent. La psychanalyse est une théorie différenciante et hiérarchisante.

Pourtant, l'une des ruptures épistémologiques introduite par la théorie freudienne consiste en la dépathologisation du fait sexuel humain dans *toutes* ses dimensions. Freud n'a eu de cesse de démontrer que le développement libidinal n'est pas stable, qu'il n'y a pas de stade, que la génitalité est un mythe, et que la « maturité sexuelle » est une illusion. La question freudienne n'est pas celle d'une identité sexuelle, mais davantage celle des constellations identificatoires de la vie psychique, quel que soit le sexe. En effet, Freud n'a eu de cesse de montrer que dans l'expérience de la sexualité humaine, il y a des différences et des genres multiples, des conduites et des pratiques sexuelles diversifiées presque à l'infini, bref, des différenciations complexes et subtiles dans une *polysexualité* soumise, selon les temps et les lieux, à une variété de normes elles-mêmes plus ou moins contraignantes et plus ou moins nécessaires. Freud disait que les normes sont arbitraires et conventionnelles, qu'elles relèvent d'une fiction et donc de l'imaginaire social. Lacan reprenant cette idée dit lors d'une interview en 1973 sur France Culture, publiée dans la revue *Le Coq Héron* en 1974 : « Il y a des normes sociales fautes de toute norme sexuelle, voilà ce que dit Freud. »

La différence des sexes et la bisexualité psychique ne sont pas des repères si fiables pour Freud. Le corps, le sexe, la sexualité restent trop indisciplinés. Il y a cependant un irréductible du sujet de la psychanalyse, c'est la pulsion et la variabilité de son objet, son excès, la compulsion de répétition, la jouissance. Le sujet auquel a affaire la pratique analytique se confronte à une réalité qui l'excède, à une réalité qui excède l'ordre du normatif et du biologique, dont l'insistance et la persistance

marquent l'irréductibilité de l'être de langage à la norme et aux coordonnées biologiques. L'inconscient, la pulsion rompent avec le cours « normal » et « naturel » des choses. La psychanalyse prolifère sur l'excès, sur les restes irréductibles de la norme : à savoir la jouissance. Jouissance liée au fait qu'il n'y a pas simplement des organismes ou des corps régulés par le plaisir ou le déplaisir, mais qu'il y a aussi des corps confrontés aux pulsions, aux ratages du langage, à l'inconscient et à ses formations (actes manqués, lapsus, oubli...). Pour l'historienne Joan W. Scott¹⁵, la psychanalyse pose problème seulement si celle-ci évoque la différence sexuelle comme un invariant, inaltérable et anhistorique, sans en analyser ses effets politiques et sociaux. La psychanalyse que convoque Joan W. Scott est celle qui prend en compte la polysexualité freudienne et l'absence de corrélation entre « corps physiques » et « identifications psychiques ».

Jean Laplanche, pour sa part, a soutenu dès les années 1980 que « la distinction du sexe et du genre est indispensable en psychanalyse. J'entends lui donner un sens précis, bien différent des présupposés, et finalement de la confusion,

15. « Les différences sexuelles ne sont plus définies en fonction d'une opposition du masculin et du féminin qui serait transcendante, ni par "complétude" de l'homme et l'incomplétude – ou le "manque" de la femme, mais elles sont vues comme un problème impossible à trancher, un défi lancé à toute solution qui prétendrait être valable. (Le dilemme se présente sous la forme de questions telles que celles-ci : quelle est la signification de ce corps ? Pourquoi y a-t-il des différences physiques ? Comment dois-je comprendre mon désir ? Comment dois-je comprendre le désir des autres ?) C'est précisément le combat futile mené pour verrouiller les significations à l'intérieur du cadre qu'on leur a assigné qui fait du genre un objet historique intéressant, un objet qui ne contient pas seulement ce que Foucault appelle des "régimes de vérité" sur le sexe ou la sexualité, mais également les fantasmes et les transgressions résistant à toute régularisation ou catégorisation. C'est le fantasme en effet qui sape toute notion d'immutabilité psychique ou d'identité figée, qui insuffle un désir inépuisable dans les motivations rationnelles, qui participe des actions et des événements que nous appelons l'histoire » (J.W. Scott, *De l'utilité du genre*, trad. fr. Paris, Fayard, 2012, p. 14.

introduits par un Stoller. Notamment, il est insoutenable de ranger l'un des termes du côté de l'anatomie et l'autre du côté de la psychologie. Il convient de désigner par sexe l'ensemble des déterminations physiques ou psychiques, comportements, fantasmes, etc., directement reliés à la fonction et au plaisir sexuels. Et par genre l'ensemble de déterminations physiques ou psychiques, comportements, fantasmes, etc., reliés à la distinction masculin/féminin¹⁶. » Jean Laplanche est un des rares psychanalystes à considérer explicitement la place du genre, la déconstruction des catégories féminin/masculin dans l'œuvre freudienne : « Tout d'abord (ce sur quoi l'on n'insiste pas suffisamment mais qu'on trouve assez nettement dans certains textes de Freud), il y a une différence des genres (une différence du masculin et du féminin) admise sans être théorisée, préalablement à la différence des sexes. L'enfant est plongé dans un univers adulte, il désigne d'emblée le masculin et le féminin qui sont d'abord connotés par des marques sociales – ou plutôt il admet sans d'abord la questionner cette distinction masculin/féminin. Ceci encore une fois n'a pas été suffisamment souligné puisque, dans une vue étroitement génétique, la psychanalyse a tendance à situer la distinction masculin-féminin comme la distinction tout à fait terminale, celle à laquelle on doit arriver¹⁷. » Et dans un texte ultérieur, il souligne le caractère premier du genre : « Masculin et féminin, est la première différenciation que vous faites quand vous rencontrez un autre être humain, et vous êtes habitués à faire cette différenciation avec une certitude exempte d'hésitation. [...] En psychanalyse, en clinique d'une façon générale, l'immense majorité, voire la totalité des "observations" pose de façon irréfutable au départ : "Il s'agit d'un homme de 30 ans ; ou d'une femme de 25, etc." Le genre serait-il vraiment a-conflictuel au

16. J. Laplanche, *Problématiques*, tome 2 : *Castration, symbolisations*, Paris, Puf, 1983, p. 33 (note en bas de page).

17. *Ibid.*, p. 170.

point d'être un impensé de départ¹⁸ ? » C'est dans une perspective freudienne que Laplanche s'inscrit afin de remettre en perspective le conflit nécessaire à toute pensée de la différence. Le genre ici est un outil qui permet de formuler des questions plutôt que d'ériger des réponses.

Cette déconstruction des catégories délimitant de façon normative la différence des sexes (la « différencedessexes », selon l'écriture de Sabine Prokhoris¹⁹) débouche sur le second temps ouvrant ainsi la voie aux études postérieures sur le genre. De corps érogène polymorphique, brouillant les frontières entre masculin et féminin, mais sans en interroger les effets sociaux, le corps devient un récit politique. « Le corps n'est pas une chose mais une situation²⁰ », selon la formule de Simone de Beauvoir.

C'est donc dans le second temps que la sexualité et le corps deviennent politiques. Le tournant de 1968 et les productions des intellectuels en France comme celles de Michel Foucault, Gilles Deleuze, les analystes féministes, la *french theory* et dans les interstices, Lacan qui invite à penser les faits de discours, les *gender studies* bouleversent une certaine psychanalyse familialiste et œdipiannisante. Pour ne donner que quelques jalons de la production intellectuelle de l'époque qui articule psychanalyse politique et sexualité, notons qu'en 1972 paraissent *L'anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari, ainsi que *Le désir homosexuel* de Guy Hocquenghem, en 1973 *Le corps lesbien* de Monique Wittig, en 1974 est publié le séminaire *Encore* (1972-1973) de Lacan sur la jouissance féminine, ainsi que *Speculum de l'autre femme* de Luce Irigaray, et *La volonté de savoir* de Foucault en 1976. Cette profusion théorique et

18. J. Laplanche, *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, Puf, 2003, p. 162-163.

19. S. Prokhoris (2000), *Le sexe prescrit*, Paris, Champs Flammarion, 2002.

20. S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1949, p. 75.

élaborative fait une première victime dans la psychanalyse : la famille et sa structure œdipienne et patriarcale. Les critiques fusent contre le dogme paternel, contre le familialisme phallogocentrique, contre l'hétéronormativité et l'hétérosexualisation du désir, contre un patriarcat qui maîtrise la reproduction et les normes sexuelles. L'ordre symbolique se révèle historique, c'est un ordre politique.

Lesdites « minorités sexuelles » ont bouleversé une psychanalyse amarrée à la théorie œdipienne et à l'ordre familial. Les questions posées par les « minorités » au sexuel et à la sexualité ont créé un brouillage des catégories bien établies. Rejetées et stigmatisées par des discours pathologisants et normatifs, les « minorités » ont politisé la question sexuelle, la question des sexualités, en termes de droit et d'égalité, de domination et de discrimination, en termes de rôles sociaux et politiques. Le genre est devenu une notion qui a politisé les rapports et qui a donné une visibilité et une puissance d'agir aux minorités stigmatisées par les discours psychopathologisants et psychiatrisants. Œdipe n'est plus une figure universelle liée à la « famille traditionnelle » ; il est aussi à analyser dans un contexte aux déterminations historiques précises. La résistance au sein de la psychanalyse à ce tournant de 1968 a amené un mouvement de naturalisation du complexe d'Œdipe freudien et une naturalisation de la différence des sexes : certains psychanalystes se sont mis à croire qu'il fallait vraiment un père et une mère biologiques pour fabriquer des enfants, et certains psychanalystes ont pensé que la perception de la différence des sexes sur le plan phénoménologique était le vecteur de la structuration psychique. Cette naturalisation de l'œdipe et de la différence des sexes, qui sont un schème et non un phénomène concret, a accentué le biologisme et l'essentialisme dans la psychanalyse. Pourtant, Lacan l'avait en son temps indiqué, et, le premier, avait mis en garde les analystes dès les années 1960 au sujet d'Œdipe dont il disait qu'il « ne saurait tenir indéfiniment

l'affiche dans les formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie²¹ ». Et, en 1967, Lacan parlait même de « l'attachement spécifié de l'analyse aux coordonnées de la famille [...]. Il semble lié à un mode d'interrogation de la sexualité, qui risque fort de manquer une conversion sexuelle qui s'opère sous nos yeux²² ». Malgré ces avertissements, une certaine psychanalyse a « manqué une conversion sexuelle qui s'opère sous [ses] yeux » et a produit un discours normalisant en confondant les identités sexuelles avec les mouvements singuliers identificatoires, en rabattant une sexualité « hétéro-normée » sur les variations sexuelles multiples, en déplorant un déclin de la fonction paternelle laissant la place à une jouissance sans limite²³.

Les avancées technoscientifiques et biomédicales, les configurations familiales qui renversent l'ordre établi ont ouvert un champ où les questions de la différence sont réinterrogées, où le corps-machine est en marche. C'est le troisième temps : le corps cyborg : une réinvention de la nature. Aujourd'hui, la pratique analytique a affaire avec les cyborgs. Les cybernétiques organismes sont le produit d'un désir et d'une technologie. La nature est une invention et ce troisième temps est la marque d'une dénaturalisation du corps lui-même. Il n'est plus tant question de différence des sexes, le questionnement participant davantage des modifications du corps : une femme de 65 ans attend un enfant, un homme transgenre, Thomas Béati est enceint aux états Unis, etc. Comme l'écrit Danna Haraway : « Ce n'est pas seulement que la science et la technologie représentent pour les humains des sources possibles de

21. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 813.

22. J. Lacan, « Première version sur "La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école" », dans « Annexes », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 587.

23. À ce propos, voir le livre de Michel Tort, *Fin du dogme paternel*, Paris, Aubier, 2005.

grande satisfaction, en même temps qu'une matrice de dominations complexes. L'imagerie cyborg indique un moyen de sortir du dédale des dualismes dans lesquels nous avons puisé pour nous expliquer nos corps et nos outils [...] Elle implique tout à la fois de construire et de détruire les machines, les identités, les catégories, les relations, les histoires de l'espace intersidéral²⁴. »

Le troisième temps est donc celui de la déconstruction des identités, des catégories, dans l'alliance entre science, technique et subjectivité.

LA DIFFÉRENCE DES SEXES : DILEMME INSOLUBLE ET PRAXIS DE L'IRREPRÉSENTABLE ?

Freud avait déjà averti son auditoire, en 1932, sur la complexité de la question du féminin, et de la différence des sexes : « Il nous faut prendre garde de ne pas sous-estimer l'influence des organisations sociales qui acculent également la femme à des situations passives. Tout cela est encore loin d'être tiré au clair [...] Vous êtes maintenant préparés à admettre que la psychologie ne résoudra pas non plus l'énigme de la féminité. Cette élucidation devra sans doute venir d'ailleurs, et pas avant que nous n'ayons appris comment s'est constituée, de façon générale, la différenciation des êtres vivants en deux sexes. Nous ne savons rien là-dessus et la bisexualité est pourtant un caractère extrêmement frappant de la vie organique, par lequel elle se distingue de façon tranchée de la nature inanimée. Ce faisant, il appartient à la nature même de la psychanalyse de ne pas vouloir décrire ce qu'est la femme – ce serait pour elle une tâche difficilement réalisable –,

24. D. Haraway (1991), *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, trad. fr., Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 2005, p. 320-321.

mais d'examiner comment elle devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant aux dispositions bisexuelles²⁵. »

« Nous ne savons rien là dessus. » Tel est l'aveu scientifique de Freud. Le doute, la conflictualisation de la différence persistent et sont la condition de possibilité d'une pensée.

Où en est ce qu'il a été convenu de nommer, dans une certaine psychanalyse, « l'ordre symbolique », lorsque, non seulement la famille est repensée (on accepte aujourd'hui les enfants de divorcés, adoptés...) mais aussi les enfants sans père ou avec deux mères ou avec deux pères ou plus encore ? Les normes de genre, les cartographies des différences se transforment. Cette cartographie modifie l'ordre des différenciations et repense les impensés de la pensée binaire. Ce binarisme issu d'une pensée de la différence a priori (santé/maladie, subjectivité/social, privé/public, savoir/ignorance, apte/inapte, valide/invalide) a infiltré la pensée et l'épistémologie modernes. Le savoir s'inscrit dans le ou/ou, ni/ni, soit/soit, rendant impossible toute pensée du divers, du multiple, toute pensée conflictuelle, ambivalente. « Mon argumentation se fonde, écrit Joan Scott, sur le postulat que la différence sexuelle constitue *un dilemme insoluble*, et qu'elle est donc ouverte à toutes sortes de variations dans la façon dont elle est vécue²⁶. »

Une psychanalyse qui relève d'une pratique débarrassée des préjugés naturalistes, une psychanalyse qui critique les conditions d'émergence de son savoir, une psychanalyse qui réfléchit sur la part politique de sa pratique peut rendre compte désormais du fait qu'il n'y a ni identité sexuelle ni orientation sexuelle (liée à un objet qui préexiste ou qui serait certain) qui créent des différenciations. Comme le propose la philosophe féministe, il s'agit de penser le différend. Une « psychanalyse côté psychanalyse » entend les différentes identifications à

25. S. Freud (1932), « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. fr., Paris, Gallimard, 2002, p. 150-181, p. 156.

26. J.W. Scott, *De l'utilité du genre*, trad. fr. *op. cit.*, p. 14.

l'œuvre dans la parole d'un analysant, les agencements désirants et les impasses de ces identifications. Identifications qui s'appuient sur des signifiants, et non seulement sur le sens des identités de sexe, des signifiants qui sont la grammaire singulière de l'analysant, prise elle-même dans des réseaux de significations sociales. C'est à ce jeu de tissage et de dé tissage que se prête la pratique analytique. Par-delà les différences qui instituent des différenciations, des hiérarchisations, des normalisations, « la vérité des sexes n'est pas représentable, comme l'écrit Françoise Collin. Mais elle est désormais en mouvement : elle est en action. *La différence des sexes est devenue une praxis. Une praxis de l'irreprésentable*. Rien n'est déjà dit de ce qui sera. Cela se dit, phrase par phrase, comme quand on parle²⁷ ».

Aux prises avec le corps pulsionnel, le corps politique, le corps cyborg, la pratique analytique réinscrite dans une historicisation de ses propres élaborations est aussi éclairée par les théories féministes qui ont ouvert la voie de la déconstruction sociale du genre. Loin d'être des catégories naturelles, les genres (masculin et féminin) sont construits par les discours, par les pratiques sociales et économiques.

« Tel que maintenant j'en arrive à le penser, écrit Lacan, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse²⁸. »

27. F. Collin, *Le différend des sexes*, op. cit., p. 59.

28. J. Lacan, 9^e congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission », *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, 1979, p. 219-220.